

« Un miroir dans le hall. J'ai rêvé que je me regardais, quand un horrible visage, une tête d'animal, est apparu derrière mon épaule. Jamais je n'ai oublié l'autre visage. » Virginia Woolf

« Pourriez-vous me croire – sans ? Je n'ai pas de portrait, pour l'instant, mais je suis petite, comme le Roitelet, mes Cheveux sont hardis, comme la Bogue de la Châtaigne – et mes yeux, comme le Sherry dans le Verre, que laisse l'Invité – Cela fera-t-il l'affaire ? Père s'en inquiète souvent – Il dit que la Mort pourrait survenir, et qu'il a des Effigies de tous les autres – et aucune de moi [...] » Emily Dickinson

La première fois que j'ai rencontré Lise Dua, j'ai trouvé qu'elle ressemblait à Vanessa Bell – ou plutôt, au souvenir que j'avais des photographies de Vanessa Bell. On n'a pas pour habitude de parler du visage des artistes, on se tourne d'abord vers leurs images, leurs travaux. Dans le cas de Lise, son visage est celui qui regarde, qui se trouve face à ceux qu'elle photographie, et de fait, c'est par lui que je décide de commencer. Vanessa Bell était peintre, et elle était la sœur de Virginia Woolf. Elle a peint l'écrivaine à de nombreuses reprises, et sur au moins deux de ses tableaux, celle-ci n'a pas de visage : les contours, la forme sont là, mais les traits distinctifs, yeux, nez, bouche, sourcils, tout cela a disparu. « Disparu » est en effet le terme qui semble convenir, car on a l'impression que tous ces éléments ont été là à un moment, mais qu'à un certain point ils ont été effacés ou recouverts. Ce n'est pas que le visage n'ait jamais eu ni yeux, ni bouche, ni nez, ni sourcils : c'est qu'on les a, dans un second temps, masqués. En regardant ce visage, on est à la fois face à un voile et face à un miroir : quelque chose est caché, se dérobe à nous – et dans le même temps, cet espace vacant, vide, nous absorbe et nous amène à nous y projeter, à penser à notre propre regard, à voir notre propre visage.

Les visages de Vanessa Bell, de Virginia Woolf, peints ou photographiés, ne sont pas visibles ici. Ce qui compte, c'est ce qu'ils produisent : l'empreinte qu'ils laissent dans notre mémoire, la façon dont ils viennent se superposer à des visages croisés dans la rue, et dont ils nous questionnent sur notre regard posé sur eux.

Les visages de la série *Les Autres* de Lise Dua sont de ceux-là : de la même manière que le visage de Virginia Woolf semble avoir été peint, puis recouvert, ici les visages semblent faits de multiples couches, sur lesquelles on passerait le regard comme on le ferait d'un geste de la main pour les retirer une à une. Les visages des *Autres* nous regardent parfois ; d'autres fois ils en ont juste l'air ; certains ne nous remarquent même pas. Quoiqu'il arrive, si on les regarde suffisamment longtemps, ils semblent pouvoir emprunter les traits d'abord de ceux à qui ils appartiennent ; puis de celle qui les a photographiés ; puis de nous qui les regardons ; puis, de personne vraiment – et enfin, on en arriverait à se demander ce qu'ils sont, et même ce qu'est un visage.

Les Autres sont difficiles à compter : l'absence de visage, le reflet, la presque gémellité, rendent difficile l'identification certaine de chaque individu. *Les Autres* sont peu nombreux mais sont une foule : ils nous font face, se mélangent dans notre regard et notre souvenir, se ressemblent, nous ressemblent.

À travers quatre photographies métonymiques et indicielles, Lise Dua semble parcourir les différentes façons d'être au monde et de s'en retirer, d'exister et de se dérober tout à la fois. Le visage, lieu par excellence de la singularité, de l'expressivité, du signe distinctif, devient flou, troublant, anonyme, multiple. Pour autant, les personnes photographiées sont bien là, dans une tradition certaine du portrait photographique, dont semble se réclamer Emily Dickinson lorsqu'elle évoque, plus haut, une image d'elle qui n'existe pas et qui pourrait cependant manquer si elle venait à mourir. Lise Dua connaît les personnes qu'elle a photographiées, leur prénom, ce qu'ils font. Elle parvient ici à nous les rendre présents, sans jamais nier leur singularité, et pourtant en soulignant leur caractère indéfini, indéterminé.

Une des photographies cependant pourrait donner l'impression de faire exception à cela, et jouer peut-être le rôle de manifeste, de déclaration d'intention : celle où une silhouette drapée tient, à l'endroit du visage, un miroir qui ne reflète rien de précis. Mais la présence de cette photographie plus délibérément anonyme ne vient pas nous donner une clé. Elle se mêle aux trois autres, à la foule – elle est tout autant un portrait que les autres. C'est peut-être même celle dans laquelle ce qu'est un visage est le plus explicitement montré. Peut-être, à la lumière de cette image, faut-il se dire que les autres visages sont aussi des lieux de projection, des lieux où chercher sa propre image, parfois aveugle, parfois double, parfois jumelle.

Si le visage de Lise Dua m'a rappelé celui de Vanessa Bell, les visages des *Autres* m'ont quant à eux conduit à Virginia Woolf, et son roman *Les Vagues*, dans lequel, à la façon d'un chœur musical, les voix de six personnages se succèdent, s'enchaînent, se mêlent – entrecoupés par de brefs chapitres concentrés sur la mer, les vagues, leur mouvement au fil d'une journée.

Les six personnages sont des *Autres* : ils ont des prénoms, des identités bien précises, mais ils semblent parfois n'être que les différentes facettes d'une seule et même personne, ou bien pouvoir être tout le monde à la fois, nous rappeler des gens que nous connaissons. Les personnages des romans de Virginia Woolf sont d'ailleurs bien souvent identifiés (par elle ou par ses exégètes) comme étant des reflets de son entourage, des membres de sa famille et de ses amis.

Dans *Les Vagues*, les voix font office de visage : et il me semble que les *Autres* de Lise Dua seraient en bonne compagnie entourés de celles-ci, tout autant que d'Emily Dickinson, Virginia Woolf et Vanessa Bell. En particulier, le personnage de Rhoda, qui, contrairement aux autres qu'on pourrait décrire par un trait de leur personnalité, ne semble pouvoir se définir que par une chose : elle n'a pas de visage – c'est en tout cas ce dont il est question lors de ces prises de paroles. Il est question du « visage flou de Rhoda », « lunaire, absent ». Dans un de ses magnifiques monologues, Rhoda se regarde dans un miroir : « Ça, c'est mon visage [...], dans le miroir derrière l'épaule de Susan – ce visage est mon visage. Mais je vais plonger derrière elle pour le cacher, car je ne suis pas là. Je n'ai pas de visage. Les autres ont un visage ; Susan et Jinny ont un visage ; elles sont là. Leur monde est le monde réel. Les objets qu'elles soulèvent sont lourds. Elles disent Oui, elles disent Non ; alors que moi j'hésite et je change et l'on me perce à jour en moins d'une seconde. [...] Je déteste les miroirs qui me montrent mon vrai visage. Seule, je tombe souvent dans le néant. Il faut que je déplace subrepticement le pied pour ne pas tomber du bord du monde dans le néant. Il faut que de ma main je heurte une porte dure pour que je retrouve mon corps. »

Cette façon de se sentir sans visage car en décalage avec le réel – contrairement à ses amies qui semblent savoir comment être dans le monde – est un sentiment souvent ressenti et décrit par Virginia Woolf dans son *Journal*. Elle se compare alors à sa sœur, qu'elle considère comme la personne la plus proche d'elle, la plus *semblable*. Il y est alors souvent question de la façon dont Vanessa Bell parvient à être *dans* la vie : elle a des amants, des enfants, une vie sociale, soulève des objets lourds, dit Oui, dit Non. Virginia Woolf semble décidément n'avoir « pas de visage », comme dans ses portraits peints par sa sœur – ou plutôt, se regarder à travers le visage des autres, c'est-à-dire ce qu'il lui semble qu'ils sont et qu'elle n'est pas. Dans l'absence de visage de Rhoda-Virginia, il y a le visage de sa sœur-de ses amies.

Dans ce qui se dérobe dans les visages des *Autres*, il y a notre regard et celui de Lise Dua, nos multiplicités, nos dualités, notre impossibilité à nous regarder parfois et à chercher quelque chose de tangible du bout des doigts pour s'y raccrocher. Tout au long du roman, Rhoda cherche des visages auxquels s'identifier : « Je vais chercher un visage, un visage calme, un visage monumental, et je le doterai d'omniscience, et je le porterai sous ma robe comme un talisman ». Le miroir tenu à l'endroit du visage dans la photographie de Lise Dua est ce talisman, cet objet qui peut tout être et tout voir. Les yeux aveugles du garçon, le reflet de la jeune fille, les profils emmêlés du couple-jumeau, sont des attitudes dont on pourrait s'emparer comme des talismans, des façons de se regarder et de regarder l'autre.

Le jour où Lise Dua m'a fait penser à Vanessa Bell, nous avons parlé des autres – de ces quatre photographies mais aussi des autres en général, et de ceux qui interrogent d'une façon si particulière ce sentiment de double, de jumeau, de reflet : les sœurs – peut-être les frères pour d'autres, mais pour nous, et pour les photographies, les sœurs. Les visages des *Autres* sont des visages-sœurs. Ils sont nos multiples et contradictoires façons de considérer cette relation de différence et de ressemblance, d'immense mystère et d'incroyable familiarité.

Nina Ferrer-Gleize
novembre 2018